

CHEYENNE PRÉSENTE

ROLAND MØLLER

VEERLE BAETENS

LOLA LE LANN

BLUEBIRD

UN FILM DE JÉRÉMIE GUEZ

**LA PRISON,
C'ÉTAIT AVANT.**

**L'ENFER,
C'EST MAINTENANT.**

Les **BOOKMAKERS.**





BLUEBIRD

UN FILM DE JÉRÉMIE GUEZ

AVEC ROLAND MØLLER, VEERLE BAETENS, LOLA LE LANN

Belgique / France / Durée : 1h30

PROCHAINEMENT AU CINÉMA

DISTRIBUTION

THE JOKERS FILMS
16, rue Notre-Dame-de-Lorette
75009 Paris
Tel 01 45 26 63 45
info@thejokersfilms.com

PRESSE FRANÇAISE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
GUSTAVE SHĀĪMI
25, rue Notre-Dame des Victoires
75002 Paris
Tel 06 50 05 75 35
gshaimi@lepublicsystemecinema.fr

RELATIONS PRESSE DIGITALE

MENSCH AGENCY
ZVI DAVID FAJOL
Tel 06 12 18 89 27
zvidavid.fajol@menschagency.com

PROGRAMMATION

LES BOOKMAKERS
16, rue Notre-Dame-de-Lorette
75009 Paris
Tel 01 84 25 95 65
contact@les-bookmakers.com

BOOKMAKERS.

Matériel média téléchargeable sur www.bluebird-lefilm.com



L'HISTOIRE

Danny, un ancien taulard aspirant à une vie tranquille en est brutalement extrait quand la fille de sa logeuse est victime d'une agression...

La tenancière, Laurence, y accepte les anciens prisonniers le temps qu'ils se remettent en selle – femme d'un voyou incarcéré, elle sait les difficultés de la réinsertion. Laurence peine à élever seule sa fille Clara, une belle adolescente, qui se met à tourner autour de Danny.

Ce dernier comprend rapidement que la gamine est en recherche d'une présence paternelle... mais il doit s'aider lui-même avant d'aider les autres. Il entame son retour à la vie en devenant plongeur dans un restaurant chinois minable – ce travail devient rapidement sa planche de salut et il accorde à son outil de travail, un vieux lave-vaisselle industriel, la même attention qu'un musicien à son instrument. Mais ce début de rédemption vole en éclats le jour où Clara est victime d'une agression, ramenant Danny face à ses anciens démons...



JÉRÉMIE GUEZ

Le réalisateur

Jérémie Guez est romancier, scénariste et réalisateur.

Il a 21 ans quand son premier roman, est publié.

Son deuxième roman, **Balancé dans les cordes**, a été lauréat du Prix SNCF en 2013, avant d'être adapté par Yann Gozlan dans le film **Burn Out** sorti en salles en 2018.

Du Vide Plein les Yeux a été traduit en anglais, édité aux États-Unis, et lui a valu la reconnaissance et les éloges de l'écrivain James Ellroy. Avec **Le Dernier Tigre Rouge**, roman noir historique, il obtient le Prix Historia 2014.

La même année, il se lance dans l'écriture pour le cinéma ; écrit ou co-écrit de nombreux longs-métrages, parmi lesquels **Yves Saint-Laurent**, **La Nuit a dévoré le monde**, **Sparring**, **Rebelles...** et réalise des courts-métrages et un documentaire pour la chaîne américaine *Viceland*.

Bluebird est le premier long-métrage de fiction de Jérémie Guez, réalisé en 2017 et adapté du roman **L'Homme de plonge** (*The Dishwasher*) de Dannie M. Martin. Il réunit Roland Møller (**Land of Mine**, **Northwest**,

Papillon, **Atomic Blonde**), Veerle Baetens (**Alabama Monroe**), Lola Le Lann (**Un moment d'égarement**) et Lubna Azabal (**Incendies**).

Après une Première Mondiale au Festival SXSW (*South By South West*) à Austin en Mars 2018, il fait le tour de l'Europe et des États-Unis en sélection dans de nombreux Festivals (London Fright Fest, Sitges Film Festival, New York-San Francisco-Denver Fantastic Fest, Ghent Film Festival, CPH: PIX, Nantes ASNIFF – où il obtient la « Mention Spéciale », Colmar, Efebo d'Oro et Sarlat), avant d'être présenté au Festival international du film policier de Beaune.

Jérémie travaille actuellement sur la post-production de son deuxième long-métrage, **The Sound of Philadelphia**, qui réunit au casting Matthias Schoenaerts (**Bullhead**, **De rouille et d'os**, **Quand vient la nuit**, **Le Fidèle**, **Nevada**), Joel Kinnaman (**The Killing**, **House of Cards**, **Suicide Squad**) ou encore Ryan Phillippe (**The Way of the Gun**, **Collision**, **Mémoires de nos pères**, **La défense Lincoln**).





Entretien avec **JÉRÉMIE GUEZ**

Quel a été votre parcours avant ce film ?

J'ai commencé par l'écriture de romans, quatre ont été publiés. Mais j'ai toujours voulu faire du cinéma. Simplement, je ne savais pas comment y parvenir ! J'avais lu quelque chose sur la vie de Samuel Fuller, un cinéaste que j'aime beaucoup, et lui-même avait commencé par écrire des « pulp ». Je me suis dit : peut-être est-ce un moyen, une passerelle possible ? J'aimais beaucoup le polar, et il y a un avantage à écrire : ça ne coûte rien.

Que s'est-il passé alors ?

Les droits de mon deuxième livre, *Balancé dans les cordes*, ont été achetés sur épreuves, c'était mon premier contact avec le cinéma, la première fois que je me suis dit que c'était possible. Je me suis mis à écrire des scénarios de mon côté et à les faire circuler... L'argent que j'ai gagné avec mes romans, je l'ai utilisé pour acheter les droits de *L'Homme de plonge*, un livre découvert à l'adolescence, qui m'avait beaucoup marqué, et j'ai démarré l'adaptation en rêvant d'un jour en faire un film.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans *L'Homme de plonge* ?

Son auteur, Dannie Martin, a lui-même passé du temps en prison. Un peu comme Edward Bunker, dont les romans ont aussi bercé mon adolescence. Mais Dannie Martin est moins sombre que Bunker, avec un côté un peu mélo qui me plaît. C'est un livre tout simple, mais il y a dedans quelque chose de solaire. Le roman se passe à Fresno en Californie, et j'ai pensé que ce serait possible de l'adapter en Europe.

Si le livre était devenu un film américain, il aurait été un « revenge movie » assez classique, et d'ailleurs il y a des films de « vigilante » que j'aime, notamment *Légitime violence (Rolling Thunder)* de John Flynn (1977), l'un des rares à traiter en profondeur du rapport du héros à la violence, sans complaisance. Moi je voulais un entre-deux, pas un film où la vengeance commence très tôt et constitue l'essentiel du récit ; plutôt un film de retour à la vie, qui va dérapier tardivement.

J'avais pensé à une adaptation en France, mais chez nous, il y a un lien social encore assez fort, alors que je voulais traiter l'Europe comme ce fantasme des États-Unis qu'ont eu beaucoup d'europhiles. Paradoxalement, à l'heure du Brexit, la seule langue transversale reste l'anglais : je voulais mettre des non-anglophones dans ce territoire un peu frontière qu'est la Belgique. Ils baragouinent un anglais ►



“Il n’y avait que lui pour le rôle, avec sa gueule, sa corpulence, son charisme. Je lui ai fait lire le scénario quelques semaines après Cannes. Son agent m’a rappelé : “Roland a lu, il a aimé, vous voulez tourner quand?””

très basique, parce que ce n'est pas leur langue maternelle. En parlant de la sorte, les personnages se blessent les uns les autres. Comme ce sont des gens qui survivent, qui ne s'embarrassent pas d'artifices, ils se disent les choses de manière crue, ils n'ont pas de subtilité de langage...

D'où venait, en vous, le désir de ce récit ?

Sans doute de mon goût pour les héros des films de sabre et de leur inflexibilité : dans **Goyokin**, d'Hideo Gosha (1969), par exemple, l'intrigue vient d'un personnage qui ne veut pas dévier de sa ligne de conduite. L'un des samourais du clan a prévenu que si on continuait à massacrer des pêcheurs pour leur prendre leur argent, il interviendrait. Il n'a aucun intérêt personnel dans l'affaire, mais quand le clan, une fois de plus, franchit la ligne rouge, il s'en mêle...

On vit dans un monde où tout est négociable, où l'on peut facilement intimider ou corrompre les gens, la peur est un moteur permanent de la vie d'aujourd'hui. Alors, voir un personnage comme Danny, qui sort de prison, qui n'est ni un pianiste raté, ni un champion d'arts martiaux, juste un type ordinaire qui fait la plonge, le voir garder son intransigeance, qui lui tient lieu de morale, cela me plaît. Je ne cautionne pas la façon dont il agit, je ne trouve pas sa violence juste moralement, mais c'est un beau personnage. Qui fait écho sans doute à ma misanthropie personnelle : moi aussi, quand j'écrivais des romans, j'aimais rester seul dans mon coin...

Comment s'est passé le travail d'adaptation ?

J'ai écrit pendant presque deux ans. J'ai failli faire le film en français. Mais je me demandais : hors contingence budgétaire, qui j'aimerais voir dans le rôle principal ? J'avais découvert le Danois Roland Møller dans **Northwest**, sorti fin 2013, et je m'étais dit : ce gars-là serait crédible... Il n'avait pas encore fait **Les Oubliés** (2017). J'en ai parlé à mes producteurs qui ont été assez fous pour me suivre. Ensuite, j'ai écrit à son agent. Elle m'a dit de venir la voir pendant le Festival de Cannes. J'y suis allé, et en fait, Roland était là, lui aussi. Il m'a demandé mon âge. « J'ai 26 ans ». Il me répond, sans un sourire : « C'est bien de faire du cinéma si jeune. À ton âge, j'étais en prison ».

C'est comme ça que j'ai appris son passé. Ce n'était pas pour ça que j'étais allé le chercher, mais ça correspondait parfaitement. Ce qui tue le cinéma hollywoodien, c'est que désormais tous les acteurs doivent être des mannequins. Alors que pour moi, après l'avoir vu, c'était clair : il n'y avait que lui pour le rôle, avec sa gueule, sa corpulence, son charisme. Je lui ai fait lire le scénario quelques semaines après Cannes. Son agent m'a rappelé : « Roland a lu, il a aimé, vous voulez tourner quand ? »

Quelle a été votre formation de metteur en scène ?

De la débrouille ! J'ai lu ce que je trouvais, j'ai vu beaucoup de films en essayant de savoir comment les gens faisaient les choses. Je suis très fan de photo, je suis ►





beaucoup ce qui se fait, j'essaye de m'intéresser. C'est comme ça que j'ai trouvé mon chef-opérateur, Dimitri Karakatsanis, dont je suivais pas mal les pubs, certaines vraiment incroyables - pour moi, c'est l'héritier de Kozo Okazaki, le directeur de la photographie japonais qui a beaucoup travaillé avec Hideo Gosha et Kon Ichikawa et éclairé *Yakuza*, de Sydney Pollack (1974).

Je suis content du résultat visuel, on avait des idées très précises en tête: pour les scènes de jour, l'influence était du côté des peintres belges proches du symbolisme, comme Léon Spilliaert, dont j'aime les couleurs terreuses. Pour les scènes de nuit, c'était davantage la peinture japonaise de la fin de l'ère Meiji, quelqu'un comme Kobayashi Kiyochika.

J'aime beaucoup cette période de l'histoire du Japon: c'est le moment où le pays bascule, s'ouvre, passe d'une société presque encore féodale à une société marchande. Beaucoup de gens se retrouvent dans la société avec un logiciel suranné. Pour moi, il y a un parallèle intéressant avec le film: c'est un type qui sort de prison, il ne veut pas jouir à l'excès de sa liberté. Il veut juste bosser, attendre la fin de sa peine sans embêter personne. Et ça va dérapier.

Danny est quelqu'un d'inadapté au monde moderne... ?

Oui, et cela rejoint autre chose qui me plaisait dans le livre: aujourd'hui, on ne peut plus vivre en étant marginal. Mes parents faisaient les marchés, je croisais sans cesse des gens hors système. Et ce n'étaient pas des voyous:

ils voulaient juste vivre différemment, ils refusaient la course à l'argent, la connexion au monde. Aujourd'hui, est-ce qu'on peut vivre sans téléphone, sans internet? Danny se satisfait de ce salaire-là, et de ce métier qu'il a trouvé et qui, symboliquement, est purificateur.

Comment avez-vous trouvé Lola Le Lann, qui joue Clara ?

Je l'ai choisie assez tard. Elle a fait des essais. J'y allais un peu à reculons parce qu'elle avait déjà joué de cette ambiguïté de Lolita dans *Un moment d'égarement* (2014), et d'ailleurs, je ne voulais pas l'habiller ou la maquiller comme une Lolita. Mais ses essais étaient super. Elle a quelque chose d'un peu transformiste: d'un plan à l'autre, elle peut changer d'expression ou même d'âge. Les autres candidates étaient soit des femmes, soit des gamines, je n'arrivais pas à trouver chez elles cette mobilité. Lola a beaucoup de talent, et une fêlure dont elle sait se servir. En plus, elle est très impliquée, très «bonne ambiance»: la scène de douche, on l'a tournée le deuxième jour, elle n'avait eu qu'une demie-scène la veille. On était tous un peu tendus sauf elle. Elle a donné le la, elle était tellement concentrée...

Le personnage de Clara était moins présent dans le livre et dans le scénario. Le film ne devait pas s'ouvrir et se finir sur elle, mais on a dégagé du temps dans le plan de travail parce que ces scènes nous ont paru importantes. La relation entre Danny et Clara s'est imposée à toute



*"C'est un type
qui sort de prison,
il ne veut pas jouir
à l'excès de
sa liberté.
Il veut juste bosser,
attendre la fin
de sa peine sans
embêter personne.
Et ça va dérapier."*

l'équipe. C'est aussi ce qui marchait le mieux aux premiers retours de montage. On nous disait : « C'est vraiment bien quand ils sont tous les deux. » C'est un truc d'alchimie. Ils se sont bien entendus et, du coup, ils bossaient beaucoup ensemble - ça a aidé aussi.

Pourquoi ce couple est-il si efficace ?

À l'image déjà ça marche : il y a un différentiel de gabarit assez drôle et attendrissant, d'autant plus séduisant que l'ensemble du film est âpre - voir ce gros type s'occuper de cette frêle gamine, ça fonctionne bien visuellement.

Clara est une ado qui s'ennuie, qui rumine l'incarcération de son père sans trouver de réponse. Une nouvelle gueule arrive, elle va le voir. Et elle se dit : lui, il possède le secret pour comprendre comment est mon père. C'est ce qu'elle veut comprendre : est-ce qu'elle doit en vouloir à son père ou non ? Clara trouve une présence rassurante, et Danny sent quelqu'un qui ne le juge pas, qui ne lui pose pas de questions et dont il doit s'occuper à sa manière. Il lui apporte le fait d'accepter les gens comme ils sont. Elle, elle le renifle pour essayer de comprendre comment fonctionne son père. Au final, elle lui rend mille fois plus qu'il ne lui a donné, en l'empêchant de tuer un homme. Du haut de ses 16 ans, elle lui fait gagner une vie.

Comment avez-vous dirigé les comédiens ?

On a beaucoup parlé en amont. Et on a toujours cherché à assécher les scènes en fonction de la manière dont

ils s'étaient approprié leurs personnages : en réduisant les dialogues, même au risque de les rendre un peu maladroits ou évidents. Voilà les conversations qu'ont les vraies gens, c'est toujours bizarre pour moi ces héros de cinéma qui parlent comme des académiciens. Je demandais aux comédiens comment ils ressentaient le personnage. L'incarnation des personnages était plus importante pour moi que la logique du scénario. C'était vrai pour Veerle Baetens, qui joue la mère de Clara : le scénario envisageait une sorte de flirt avec Danny, mais elle trouvait que si elle se livrait en paroles, elle ne pouvait pas se livrer physiquement, il lui fallait maintenir une certaine distance.

Roland, lui, m'a apporté beaucoup de choses tirées de sa propre vie. Par exemple, il m'a dit que quand il est sorti de prison, il avait du mal à voir des portes fermées. Donc, on a ouvert toutes les portes. Quand on rentrait dans un endroit, je lui demandais : où est-ce que tu t'assiérais ? Et il choisissait toujours la place d'où il pouvait surveiller les issues. Il me disait aussi que la vision s'adapte à l'enfermement : voir à nouveau à 360°, ça donne des vertiges. Quand Danny va dans le magasin de bricolage, il se retrouve avec du monde, des lumières, des hauts plafonds. C'est dur pour lui.

La scène de la douche est un moment-clé du film...

C'est le moment qui révèle Danny, tel qu'il est vraiment. Quand il est en voiture avec une femme, il a besoin de sortir parce que ça lui tourne la tête : il a vécu des ➤



“On en revient aux films de genre japonais : dans les films de yakuzas ou de sabre, on retrouve ce code de conduite, dont les personnages ne dévient pas, même si cela a des conséquences compliquées pour eux.”



années de privation sexuelle. Mais là, il n'y a aucune ambiguïté, bien que ce soit la première femme nue qu'il voit depuis longtemps. C'est une attitude de médecin, il la déshabille pour voir ses blessures, il lui donne ses habits. Il se positionne enfin en tant qu'être humain par rapport à l'autre. Auparavant, il n'y a pas eu trop de rapport à l'altérité, il a traîné tout seul dans sa cuisine. On a préjugé de beaucoup de choses en le voyant, et quand il la voit nue, il ne se passe rien, il baisse les yeux. C'est un homme assez droit. Mais ce n'est pas pour autant un homme moral au sens religieux: il ne s'empêche pas de recourir à la violence.

Pour moi, c'était important d'être avec elle après ce qu'elle a subi, sinon le viol n'est plus qu'un élément narratif, le simple prétexte qui déclenche le récit du «rape and revenge» - et je ne pouvais pas être à l'aise avec cette forme de gratuité.

Au fond, tous ces personnages, y compris la mère ou la serveuse du restaurant chinois que joue Lubna Azabal, sont seuls, alors qu'ils pourraient vivre ensemble...

Bien sûr. Ce sont des gens brûlés, mais pas désabusés pour autant. Ils ont essayé de vivre avec d'autres gens, ça n'a pas marché. Voilà qu'ils sont forcés d'être ensemble, pour un laps de temps donné, et il y a beaucoup de pudeur, de distance. Veerle Baetens a apporté beaucoup au personnage. Elle joue une femme de voyou, qui sait ce

qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire, à quel moment on peut aller dans la confrontation, mais en restant toujours sur le terrain du respect, jamais de l'agression.

Dans le fond, ce sont des personnages réglés, et c'est toujours gratifiant à voir. On en revient aux films de genre japonais: dans les films de yakuzas ou de sabre, on retrouve ce code de conduite, dont les personnages ne dévient pas, même si cela a des conséquences compliquées pour eux.

C'est une défaite pour Danny, de ne pas aller au bout de sa liberté surveillée...

Oui, il n'arrive pas à changer. Même si Clara l'empêche de tuer à la fin. Pour moi, le vrai héros du film dans son comportement, c'est elle. Mais si Danny n'arrive pas à pardonner, ce qu'il transmet à Clara, c'est le pardon... ou en tout cas l'absence de jugement. Danny lui a expliqué qu'il y a des gens qui ont une nature différente, une autre manière de mener leur vie, et ça ne veut pas dire qu'ils aiment moins. Clara va enfin pardonner à son père.

Je ne pense pas que Danny soit un héros, il tue un gamin de vingt ans - même si celui-ci est une ordure. Après, tout le monde est un peu dépassé par les événements - chacun fait ce qu'il a à faire. Même les méchants. Aujourd'hui, si vous humiliez un type ou que vous lui «mettez une carotte», il va prendre les armes - c'est comme ça... On excuse Danny parce qu'il est charismatique et tendre, mais il a une manière de fonctionner qui est complètement tordue. Dans les films ►





"C'est ce qui m'intéressait avec Bluebird. Un faux revenge movie, où le male alpha ne va pas sauver les femmes mais les foutre encore plus dans la merde et ce sont elles qui vont finir par le sauver - un film où il est la personne vulnérable en quelque sorte."



de « ronins », les types n'obéissent pas à la logique sociale. Ce qui m'intéressait, c'était d'échapper à la morale. Beaucoup trop de films nous disent comment agir...

Au contact de Clara, Danny ne découvre-t-il pas une forme de morale ?

Ce n'est pas tout à fait un apprentissage de la morale, juste un premier contact. Jusque-là, le bien, le mal, Danny n'a pas trop su ce que c'était. En revanche, il connaît assez bien le système judiciaire, il sait que ça n'aurait servi à rien que Clara aille parler à la police : elle est montée dans la voiture du dealer et elle était sous l'emprise de stupéfiants. Il sait le peu de crédibilité qu'on aurait donné à son témoignage. Mais il a été touché par la considération qu'elle lui a portée et elle va lui offrir une forme de rédemption en lui permettant de ne pas tuer.

C'est aussi ce qui me plaît dans le film noir : des personnages laissés pour compte vont, le temps du récit, montrer leur capacité à réenchanter leur existence, quitte à tomber encore plus bas ensuite. J'aime bien cette humanité, c'est un genre qui n'est pas cynique.

Les décors participent beaucoup à l'ambiance visuelle du film...

Les repérages ont été très importants. Le chef déco m'a ouvert les yeux sur cette bâtisse dans laquelle on a construit l'hôtel, et à laquelle je ne croyais pas forcément. C'est un immeuble de bureau qui se trouve à Vilvorde,

au nord de Bruxelles. Le terrain vague était à côté, on a déblayé pour faire le parking : du coup, on avait les avantages du studio, où tout est à portée de main, sans les inconvénients. Et, surtout, ce lieu avait une âme.

Comment avez-vous choisi la musique ?

C'est la première composition de Séverin Favriau qui travaille aussi comme ingénieur du son. Il a commencé à composer sans images, mais il les a eues assez vite. Je voulais des nappes sonores, j'aime bien ce que Cliff Martinez faisait pour Steven Soderbergh, je voulais retrouver ce son-là, un peu métallique mais quand même harmonieux. Je voulais quelque chose qui participe à l'aspect sensoriel du film. Le même thème est rejoué différemment. Il y a beaucoup de sons qu'on ne boucle pas, beaucoup de samples, ça frustre, ça rajoute à la dureté, à la violence. La musique ne s'ouvre qu'à la fin quand tout est résolu.

Quelle veine du cinéma avez-vous envie d'explorer ?

J'aimerais bien faire des petits films de genre. J'aime beaucoup les petites variations du film noir, les sous-familles.

C'est ce qui m'intéressait avec *Bluebird*. Un faux revenge movie, où le male alpha ne va pas sauver les femmes mais les foutre encore plus dans la merde et ce sont elles qui vont finir par le sauver - un film où il est la personne vulnérable en quelque sorte. ►

Ce sont peut-être des détails à l'écran mais pour moi quand je m'empare de l'histoire c'est la révolution !

Je me fous pas mal du débat, est-ce que le genre est mort... ? À chaque fois, les gens disent que c'est mort ou que ça revient en force. Ça, j'en sais rien, je suis pas spécialiste. La seule chose que je sais c'est que je n'aime que ça. Les cinéastes que j'admire ne sont pas des types qui ont fait des films monumentaux, très chers et révéérés par la critique et le grand public. Ce sont ceux qui ont continué de faire leur cinéma dans leur coin, sans vraie logique de carrière - pour le meilleur et pour le pire.

J'aime cette démarche ; c'est impossible de savoir si on a une «voix» si on ne passe pas sa vie à essayer de bricoler des trucs de son côté.



Filmographie sélective

JÉRÉMIE GUEZ

2019 **THE SOUND OF PHILADELPHIA**

**Scénariste, réalisateur
et producteur délégué**

Avec Matthias Schoenaerts,
Joel Kinnaman, Maika Monroe,
Paul Schneider, Ryan Phillippe

Production Cheyenne

Sortie prévue 2020 The Jokers

2018 **BLUEBIRD**

**Scénariste, réalisateur
et producteur délégué**

Avec Roland Møller, Veerle Baetens,
Lola Le Lann, Lubna Azabal

Production Atchafalaya Films,
Labyrinthe Films

Première mondiale au Festival SXSW 2018

Distribution The Jokers

2019 **REBELLES**

Scénariste,

Réalisé par Allan Mauduit



Avec Cécile de France,

Yolande Moreau, Audrey Lamy

Production Albertine Productions

2019 **L'INTERVENTION**

Scénariste,

Réalisé par Fred Grivois

Avec Alban Lenoir, Olga Kurylenko,
Michaël Abiteboul

Production Capture the Flag Films,
Empreinte Films

2018 **LUKAS**

Scénariste, producteur délégué

Réalisé par Julien Leclercq

Avec Jean-Claude Van Damme,
Sami Bouajila, Sveva Alviti

Production Atchafalaya Films,
Labyrinthe Films

2018 **LA NUIT A DÉVORÉ LE MONDE**

Scénariste,

Réalisé par Dominique Rocher

Avec Anders Danielsen Lie,
Golshifteh Farahani, Denis Lavant

Production Haut et Court

2016 **IRIS**

Scénariste,

Réalisé par Jalil Lespert

Avec Romain Duris, Charlotte Le Bon,
Jalil Lespert, Camille Cottin

Production WY Productions

2016 **EN FACE** (court-métrage)

Scénariste, réalisateur

Avec Lyes Salem, Aude Koegler,
Salim Laouar Fontaine, Hichem Mesbah

Production FullDawa Films

2014 **YVES SAINT-LAURENT**

Collaboration au scénario,

Réalisé par Jalil Lespert

Avec Pierre Niney, Guillaume Gallienne,
Charlotte Le Bon, Laura Smet

Production WY Productions

Romans publiés

2014 **LE DERNIER TIGRE ROUGE**

Auteur, Éditions 10-18, Prix HISTORIA 2014

2013 **DU VIDE PLEIN LES YEUX**

Auteur, Édition *La Tengo*, Réédition *J'ai Lu*,
Édition américaine *Unnamed Press*

2012 **BALANCÉ DANS LES CORDES**

Auteur, Édition *La Tengo*, Réédition *J'ai Lu*,
Prix SNCF du polar, Prix sang d'encre des
lycéens 2012

2011 **PARIS LA NUIT**

Auteur, Édition *La Tengo*, Réédition *J'ai Lu*,
Plume d'argent du prix Plume Libre
« Nouvelle Plume Polar »

Les interprètes

ROLAND MØLLER

Roland Møller débute à l'écran en 2010 dans le drame **R** de Michael Noer and Tobias Lindholm, où il incarne un prisonnier violent tyrannique aux côtés de Pilou Asbæk.

Il est nommé pour sa performance aux Prix de la Danish Critics Association, les Bodil, dans la catégorie Meilleur Second Rôle.

Deux ans plus tard, Roland est nommé pour un nouveau Bodil dans la même catégorie pour son rôle du marin Jan Sørensen dans le film à suspense **Hijacking** de Tobias Lindholm.

En 2013 sort le long-métrage **Northwest** de Michal Noer, dans lequel Roland incarne un membre de gang évoluant dans le milieu de la drogue et de la prostitution. Cette performance lui vaut une troisième nomination pour un Bodil, qu'il remporte cette année-là.

En 2014, Roland Møller obtient le rôle principal du drame historique **Les Oubliés** de Martin Zandvliet. Le film est nommé aux Oscars 2017 dans la catégorie Meilleur Film International.

En 2017, Roland tourne dans **Atomic Blonde** aux côtés

de John Goodman et Charlize Theron, puis dans **The Passenger** avec Liam Neeson. La même année, il incarne le rôle principal du film **Bluebird** de Jérémie Guez, et est à l'affiche de **Skyscraper** avec Dwayne Johnson et de **Papillon** avec Charlie Hunnam et Rami Malek.

En 2019, il joue dans **Valhalla, Medieval** et **Lyrebird**, ainsi que dans **The Glass Room** de Julius Sevcíík.



LOLA LE LANN

Lola Le Lann est passionnée par les Arts depuis sa petite enfance. Elle débute à l'âge de 8 ans le piano (elle a obtenu son CEM en 2018 mention très bien) et adolescente s'oriente vers la scène.

Elle débute sa carrière cinématographique en 2014, aux côtés de Vincent Cassel et François Cluzet dans le film **Un moment d'égarement** de Jean-François Richet.

En 2018, elle joue dans le drame **Versus** de François Valla avec notamment Jules Pelissier et Karidja Touré, et dans le thriller anglophone **Bluebird** de Jérémie Guez avec Roland Møller et Veerle Baetens.

Cette même année on la verra sur France 3 dans la série **Aux animaux de la guerre** d'Alain Tasma avec Roschdy Zem, Olivia Bonamy et Rod Paradot, adaptée du roman de Nicolas Mathieu.

Côté théâtre, elle joue en 2019 aux côtés



d'Emmanuelle Bercot dans une pièce d'Ingmar Bergman, **Face à face** mise en scène par Léonard Matton.

Lola Le Lann sera dans le court-métrage **Fin de saison** de Mathieu Vigneau pour Canal+.

Lola Le Lann navigue dans tous les univers notamment celui de la musique et sort un premier single **Lola à l'eau**, ode aux parcours « tout terrain » qui fait partie de son 1^{er} album produit par Spookland.

VEERLE BAETENS

Veerle Baetens est une actrice flamande. Elle a étudié le piano au Conservatoire royal d'Anvers, puis le théâtre et le théâtre musical au Conservatoire royal de Bruxelles. Elle a ensuite démarré sa carrière sur scène et à l'écran, dans des films et diverses séries télévisées. En 2008, elle est récompensée pour son interprétation dans la série **Sara** (version flamande de **Ugly Betty**), qui attire l'attention du cinéma belge et lui permet de jouer dans le film **Loft** réalisé par Eric Van Loy. Elle tient ensuite un autre rôle important dans la série **Code 37**, durant 3 saisons. C'est en 2013 que Veerle accède à la notoriété internationale grâce à sa performance dans le long-métrage nommé aux Oscars **Alabama Monroe**, réalisé par Felix van Groeningen. Elle obtient plusieurs récompenses pour ce rôle, notamment celui de Meilleure Actrice aux European Film Awards, au Festival du Film de Tribeca ou encore aux Ensors (l'équivalent flamand des Oscars). En 2015, elle interprète l'un des rôles principaux du film **Les Ardennes**, premier long-métrage de Robin Pront et présenté au Festival international du film de Toronto. Elle joue également dans la série criminelle **The Team** aux côtés du comédien danois Lars Mikkelsen. Mais c'est en France qu'elle a été la plus active depuis sa percée avec **Alabama Monroe**. Elle a ainsi tenu les rôles principaux de plusieurs films et séries parmi lesquels **Un début prometteur** d'Emma Luchini, la mini-série d'Arte **Au-delà des Murs** réalisée par Hervé Hadmar, le premier long-métrage de Jérémie Guez **Bluebird** aux côtés de Roland Møller, ou encore **Des nouvelles**



de la planète Mars face à François Damians et Vincent Macaigne. Veerle a également co-créé et co-écrit la série belge acclamée par la critique **Tabula Rasa**, dans laquelle elle joue également le rôle principal. La série a été présentée au Film Fest Gent en 2017 et vendue dans le monde entier (Netflix, Walter Presents...). Veerle est ensuite à l'affiche du film franco-belge **Duelles** d'Oliver Masset-Depasse (présenté en avant-première au Festival de Toronto 2018), puis du succès critique et public **Au nom de la terre** face à Guillaume Canet. Veerle est actuellement en tournage de la série française **Cheyenne et Lola**, une création originale d'OCS dans laquelle elle tient le rôle principal aux côtés de Charlotte Le Bon. Veerle va prochainement faire ses débuts en tant que réalisatrice avec le film **Het Smelt**, adapté du phénomène littéraire flamand du même nom.

LUBNA AZABAL

Lubna Azabal est une actrice belge à la double culture qui lui ouvre les portes du cinéma français mais aussi du cinéma arabe. Après un passage au Conservatoire royal de Bruxelles, elle commence sa carrière au théâtre en Belgique. En 1997, elle tient son premier rôle dans un court-métrage aux côtés d'Olivier Gourmet, **J'adore le cinéma** de Vincent Lannoo.

En 2001, Lubna Azabal tourne sous la direction d'André Techiné pour le long-métrage **Loïn** et est alors révélée au grand public. Puis en 2004 elle est à l'affiche de **Exils**, un road movie de Tony Gatlif qui marque sa première venue à Cannes.

Elle fait confiance à de jeunes talents prometteurs comme Jalil Lespert avec qui elle tourne **24 Mesures** en 2007. Dans **Incendies** de Denis Villeneuve, elle choisit un rôle de cinéma indépendant et rencontre un grand succès auprès du public français et de la critique, obtenant pour sa performance le Magritte de la Meilleure Actrice.

Elle retrouve Jalil Lespert en 2011 avec **Des vents contraires** et tient la tête d'affiche de **Goodbye Morocco** de Nadir Moknèche, un drame sur fond de problématiques religieuses et idéologiques.

Elle a également une carrière internationale puisqu'elle tourne avec Ridley Scott dans **Mensonges d'Etat** en 2008 où elle partage l'affiche avec Leonardo DiCaprio. En 2014, elle joue dans **The Honourable Woman** de Hugo Blick, une série diffusée sur Canal+.

En 2020, Lubna Azabal sera à l'affiche de **Adam** de Maryam Touzani et de **Hellhole** de Bas Devos.



LISTE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Danny **Roland Møller**
Laurence **Veerle Baetens**
Clara **Lola Le Lann**
Nadia **Lubna Azabal**
Le jeune dealer **Jonathan Robert**
La patronne du restaurant **Fumiyo Ikeda**
Le contrôleur judiciaire **Ben Hamidou**

Un film de **Jérémie Guez**
Produit par
Julien Madon
Aimée Buidine
Julien Leclercq
Jérémie Guez

Scénario **Jérémie Guez**
Directeur de la photographie **Dimitri Karakatsanis**
Son **Guilhem Donzel**
Costumes **Tim Verbeurgt**
Décors **Geert Paredis**
Montage **Dieter Diependaele**
Musique **Séverin Favriau**

Réalisé par **Jérémie Guez**



BLUEBIRD

UN FILM DE JÉRÉMIE GUEZ

AVEC ROLAND MØLLER, VEERLE BAETENS, LOLA LE LANN

PROCHAINEMENT AU CINÉMA